

La description de Babylone dans le manuscrit de Venise du *Roman d'Alexandre* (vv. 7759-8078)

Daté des années 1160-1170, le manuscrit de Venise se révèle très précieux pour suivre l'évolution du *Roman d'Alexandre* en général. Après la version d'Albéric, il est, avec le manuscrit Arsenal 3472, ce qui a été essentiellement conservé de l'*Alexandre décasyllabique*, et il représente une version antérieure à l'*Alexandre de Paris*¹. Mais en lui-même, il offre également beaucoup d'intérêt : la description de Babylone en particulier appelle d'emblée l'attention par sa longueur et par sa complexité. Cette description est en effet le témoignage des réécritures et des amplifications pratiquées sur le matériau initial. Et elle se distingue d'autant plus qu'elle apparaît fort réduite dans les versions antérieures, et notamment dans la version d'ensemble qu'a donnée Alexandre de Paris, à la fin du XII^e siècle². Il est donc fort intéressant d'envisager ses caractéristiques et ses enjeux.

Dans la tradition littéraire, la *laudatio civitatis* est un *topos* rhétorique convenu. Il n'est qu'à citer, à peu près à la même époque, les

1 — L'édition de référence est l'édition Edward C. Armstrong, *The Medieval French Roman d'Alexandre*, Vol. I, *Text of the Arsenal and Venice Version*, introduction et commentaire de Milan S. La Du, Elliott Monographs 36, 1937, Kraus reprint Corporation, New York, 1965. Pour une description rapide de l'ensemble du corpus, voir D. J. A. Ross, *Alexander Historiatus*, Warburg Institute Surveys I, 1963.

2 — Dans le manuscrit de Venise, la description de Babylone occupe les laisses 443 à 457, vv. 7760-8077. Dans la version d'Alexandre de Paris, les laisses 290-291 ; cf. ed. cit., Vol. II, *Version of Alexandre de Paris*, *Text*, ed. by E. C. Armstrong, D. L. Buffum, B. Edwards, L. F. H. Lowe, E.M. 37, 1937.

autres romans antiques, l'*Énéas* et *Troie*, qui, grâce à Carthage et Troie, fournissent une belle application de ce motif³. S'il n'existe ni modèle préétabli, ni codification rigoureuse pour la représentation urbaine, le poids d'une certaine tradition s'impose néanmoins avec les rhéteurs latins⁴ : ceux-ci dispensent des préceptes de base qui aboutissent à un schéma-type avec variantes, toujours dans une perspective d'éloge. Ce schéma est fondé sur l'évocation des origines et/ou des constructeurs, sur la mention du site, sur l'éloge des formidables murailles, des hautes tours, des profonds fossés et des portes puissantes, enfin sur l'exaltation de la richesse et de la beauté. La description est le plus souvent complétée par un exposé rapide de l'organisation interne des habitants, selon leurs rôles et leurs fonctions. L'*amplificatio* se résume ainsi à un schéma passe-partout étoffé et encadré par une série d'hyperboles.

La description de Babylone, qui intervient au moment où Alexandre s'apprête à conquérir la ville, épouse dans ses grandes lignes le canevas de la *laudatio*, avec la particularité de se fondre dans le moule formel de la laisse épique. Comme il convient, la représentation urbaine débute par la mention de origines, ici focalisée sur l'évolution du nom :

Premiers ot nom Babel, mais pois fu enforciee

(vv. 7760-7761)

Ce jeu de mots « Babel/Babylone », qui serait une bonne définition de l'*amplificatio*, informe la suite de la description, centrée à la fois sur la puissance de la ville et sur sa chute inéluctable. Il montre en même temps le travail du poète qui n'hésite pas à exploiter les données bibliques pour faire de Babylone une ville à maints égards fondatrice.

L'écrivain enchaîne ensuite sur une description des tours et des portes de la cité⁵. Tous les moyens sont alors réunis pour suggérer leur puissance incomparable : d'abord, leur nombre extraordinaire avec un jeu sur le nombre trois et ses multiples, puis l'évocation des rois

3 — Voir *Eneas, roman du XII^e siècle*, éd. J.-J. Salverda de Grave, Paris, Champion, t. 1, 1985, t. 2, 1983 (C.F.M.A. 61-62), vv. 407-548. Benoît de Sainte-Maure, *Le Roman de Troie*, éd. L. Constans, Paris, Firmin Didot, S.A.T.F., 6 vol., 1904-1912, vv. 2977-3186. Pour une étude de la description de la ville, voir notre thèse, *La ville dans le roman antique au XII^e siècle*, sous la direction d'E. Baumgartner, Université de Paris III Sorbonne-Nouvelle, 1992, notamment les chapitres I et III.

4 — Cf. Éd. Faral, *Les Arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle, Recherches et documents sur la technique littéraire du Moyen Age*, Paris, Champion, 1924, réimp. 1989, p. 76 et ss. Voir aussi *Rhetores latini minores*, éd. C. Halm, Lipsiae, 1863. Se reporter à notre thèse, chapitres I et III.

5 — Sur l'importance des tours, cf. J. Heers, *La ville au Moyen Age*, Paris, Fayard, 1990, pp. 282-294.

qui tiennent chacune des portes, enfin la désignation attendue du matériau qui la compose : le marbre, pourtant concurrencé par la pierre, l'or et l'argent⁵. Entre les matériaux s'effectue une subtile hiérarchie qui permet de mettre en valeur la tour par excellence, la tour de Babel : celle-ci conjugue toutes les composantes positives des autres tours pour constituer un lieu d'élection. Annonçant la volonté des hommes de rivaliser avec Dieu, le clerc insiste tout particulièrement sur les notions de hauteur, largeur et épaisseur⁶. En regard, la description des murailles est quasiment indigente : elle se limite à la donnée précise de leur hauteur et de leur épaisseur, et à l'utilisation de l'adjectif *fort* dans un hémistiche rédupliqué en tête de deux laisses⁷.

Le clerc choisit plutôt de s'appesantir sur la description des richesses et de l'abondance de biens ou encore sur la beauté de la ville. Il fait de Babylone une cité marchande, ce qui n'est pas sans évoquer Karlion dans le *Brut* de Wace ou Londres dans le *Tristan* de Thomas⁸. Il procède à une énumération de toutes sortes de biens, choisissant de commencer par les épices, sans doute l'expression du suprême raffinement pour les Occidentaux, et de poursuivre par le mobilier, les tissus et pierres précieux. Mais l'intérêt est de combiner l'énoncé des biens avec l'énoncé des activités qui en permettent la fabrication ou l'exploitation. Sont ainsi concrètement évoquées les femmes qui tissent dans les caves et sous les voûtes⁹. D'une certaine manière, le clerc exalte le travail des artisans comme l'une des données fondamentales de la puissance de Babylone.

De même, il loue le travail des artistes en s'attardant sur des réalisations exceptionnelles : les fresques qui représentent l'histoire du monde par exemple, ou encore l'arbre aux oiseaux, un arbre de cuivre et d'argent sur lequel se tiennent des oiseaux d'or qu'un souffle d'air anime et fait chanter. Tout est réuni pour faire de Babylone une cité idéale où l'art maîtrise totalement la nature. Celle-ci n'est

6 — Dans l'*Eneas* et *Troie*, le marbre est l'unique matériau de base ; cf. *Eneas*, vv. 422-423, et *Troie*, v. 2991 et ss.

7 — Le clerc recourt à la comparaison avec un aigle volant pour suggérer la hauteur des murs (vv. 7781-7783). L'aigle, symbole de force et de noblesse, est déjà représenté au sommet du *tref* d'Alexandre, cf. laisse 195, v. 3418 et ss. Il incarne à merveille les ambitions de pouvoir et d'invincibilité qui animent à ce moment le fondateur de Babylone.

8 — Voir laisse 451. Cf. par ailleurs Wace, *Le Roman de Brut*, éd. I. Arnold, Paris, Picard, 2 vol., 1938-1940 (S.A.T.F.), vv. 5223-5226, et Thomas, *Le Roman de Tristan*, éd. B. H. Wind, Genève et Paris, Droz et Minard, 1960 (Textes littéraires français, 92) ; éd. F. Lecoy, Paris, Champion, 1992 (C.F.M.A.), vv. 1377-1393. Dans l'*Eneas* et *Troie*, l'aspect de cité marchande est totalement occulté, hormis la fugitive mention d'un échange de biens à Carthage, v. 450 et ss.

9 — V. 8045 et ss. Chrétien de Troyes évoque également l'activité des jeunes filles qui tissent dans *Le Chevalier au Lion*, éd. M. Roques, Paris, Champion, 1982 (C.F.M.A. 89), vv. 5179-5208, mais c'est pour la fustiger par une mise en valeur des mauvaises conditions de vie des jeunes filles.

cependant pas reniée, comme le montre la longue digression consacrée à la fertilité de la ville. La situation géographique de Babylone concilie effectivement les avantages de la nature, la proximité de la mer, la présence de vergers et de bois dont le clerc énumère avec complaisance les différentes sortes d'arbres¹⁰. Apparaît en outre la description conventionnelle des quatre fleuves du Paradis qui irriguent la ville, au lieu du seul Euphrate. La cité est ainsi un lieu d'abondance extraordinaire, un nouveau *locus amoenus*, ce que la présence de deux fontaines aux vertus miraculeuses ne saurait démentir.

Par tous ces points, la description de Babylone est conforme à la *laudatio civitatis* de l'époque avec, pour constantes, les dimensions d'élévation, de richesse et de raffinement, et l'évocation d'une hiérarchie entre ceux qui dirigent, les rois, dont l'émir est le chef incontesté, et ceux qui travaillent, les artistes et les artisans. Dans cette énumération manquent les guerriers, ce qui correspondrait à la moindre importance accordée aux murailles et à leurs fonctions offensives et défensives. L'*amplificatio* est sous-tendue par une série d'hyperboles et de formules de renchérissement qui ornent le motif convenu, tandis que les rares interventions du narrateur confortent la perspective louangeuse¹¹. S'y ajoutent des influences extérieures, en particulier celle de l'Orient et surtout de Constantinople¹². Véritable objet de fascination, la ville s'impose en effet comme un modèle d'abondance et de beauté où se déploient la richesse, l'art et la merveille ; du reste, l'arbre aux oiseaux de Babylone n'est qu'une copie presque conforme de celui qui se trouvait dans le palais de l'empereur de Constantinople¹³.

Tout ceci contribue à ranger la représentation de Babylone dans un schème convenu et peu original¹⁴. Pourtant, par bien des aspects, la ville échappe au cadre stéréotypé propre à la description urbaine. La première divergence est l'ouverture de la ville au monde extérieur,

10 — Les cyprès ne sont-ils pas l'objet d'une laisse entière (laisse 448) ? Dans cette énumération, la description de l'olivier et du laurier associe les symboles de paix et de gloire, situation de Babylone avant l'arrivée d'Alexandre.

11 — Voir par exemple la laisse 444 qui associe jeu sur les nombres (v. 7769 et ss.), comparaisons (v. 7781 et ss.) et hyperboles (v. 7790 et ss.). Pour les rares interventions d'auteur, cf. v. 8022.

12 — Voir E. Baumgartner, « Troie et Constantinople dans quelques textes du XII^e et du XIII^e siècles : fiction et histoire », in *La ville, histoires et mythes*, Institut de Français de l'Université Paris X-Nanterre, 1985. Pour une approche historique, cf. A. Ducellier, « Une mythologie urbaine : Constantinople vue d'Occident au Moyen Âge », in *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, t. 96, 1984, pp. 405-424.

13 — Cf. J. Labarte, *Le palais impérial de Constantinople et ses abords, Sainte Sophie, le forum Augustéon et l'hippodrome*, Paris, Librairie archéologique de V. Didron, 1861, p. 35 et ss.

14 — On observe un phénomène d'intertextualité avec les autres romans antiques dans la reprise des mêmes caractéristiques de puissance, richesse et beauté.

ce qu'illustre le nombre de portes, peut-être élevé pour suggérer l'ampleur de Babylone, mais plus sûrement pour accentuer son caractère franchissable, notifié par l'adjectif *ovrans* qualifiant *porte*. Certes, plus loin dans le texte, dans le récit proprement dit, l'auteur s'attarde sur la force de la ville, avec la mention des barbicanes, des fossés, des parapets... En réalité, ce rajout *in extremis* est une nécessité dans l'économie du roman avant la bataille que va livrer Alexandre pour conquérir la ville. La conquête d'une ville montrée comme inexpugnable rehausse et glorifie l'exploit à accomplir par le héros. Dans la version d'Alexandre de Paris, cet aspect est mis en évidence et a au moins autant d'importance que celui de fertilité¹⁵. L'ouverture au monde de Babylone est par ailleurs signifiée par la pénétration naturelle de vergers en son sein, ce qui crée une relation très étroite entre nature et culture, entre espace urbain et espace rural¹⁶. La description réduite, sinon inexistante, des murailles confirme ce caractère de la ville : aucune indication sur leur capacité à supporter attaque ou défense comme si la force, dont le symbole majeur est la muraille, était reléguée à l'arrière-plan, au profit de l'abondance de biens.

Une négligence plus grande encore s'observe dans la topographie intérieure : rien n'est indiqué sur l'organisation des rues, maisons et palais, hormis la mention fugitive de voûtes et de souterrains où travaillent les jeunes femmes (vv. 8045-8046). L'auteur s'attarde volontairement sur les deux dimensions qui font de Babylone une cité unique et singulière : celle de hauteur, illustrée en prologue de la description par la référence à Babel, et celle d'opulence, telle qu'elle apparaît dans la *Bible*. En effet, la présentation de la ville comme espace privilégié de la troisième fonction de richesse, abondance et fécondité provient sans doute de l'image qu'offre Babylone dans les Écritures : s'il est peu de descriptions¹⁷, les quelques détails apportés, notamment dans l'*Apocalypse* de saint Jean, mettent en évidence la vocation de la cité au luxe par l'énumération des biens — pierres précieuses, étoffes, bois, objets, aromates — et par l'évocation du commerce. Toutefois, tandis que dans la *Bible*, Babylone est présentée comme la cité du Mal — on ne peut que songer à l'opposition eschatologique avec Jérusalem, cité du Bien¹⁸ —, elle n'est *a priori* l'objet d'aucune condamnation dans le manuscrit de Venise.

15 — *Version of Alexandre de Paris*, lignes 291-292.

16 — Il y a là une différence radicale avec l'*Eneas* et *Troie* qui présentent Carthage et Troie comme totalement coupées du monde sauvage, de la nature.

17 — Il est surtout question de sa ruine à venir. Voir la *Bible de Jérusalem*, Paris, les Éditions du Cerf, 1973 : *Esaïe*, 11-13 ; *Jeremie*, 50-51 ; *Daniel*, 1-2, 5-6.

18 — Sur ce point, consulter en particulier J. Le Goff, « Babylone ou Jérusalem : la ville dans l'imaginaire collectif au Moyen Age », in *Critique*, n°373-374, 1978, pp. 554-559.

Au contraire, elle est présentée comme l'espace du savoir grâce aux fresques qui l'ornent et la constituent en témoin des temps anciens, avec la focalisation sur l'histoire sainte. Le paradoxe est de faire de Babylone la mémoire vivante des Écritures, alors qu'elle est vouée à disparaître par son opulence outrancière et son orgueil démesuré. En fait, dans le cheminement d'Alexandre, la ville est un objet de conquête, et c'est cette partie fondatrice de l'histoire de l'humanité qui manque encore au héros. On pouvait s'attendre à ce que Jérusalem soit investie de ce savoir à témoigner ; mais Alexandre, héros païen, était-il en mesure de conquérir la cité chrétienne par excellence ? Pour Alexandre, Babylone incarne la cité d'un modèle d'opulence et la cité du savoir biblique. La posséder est pour lui une manière de compléter le savoir et le pouvoir déjà acquis, les savoir et pouvoir « historiques » avec la geste troyenne, et les savoir et pouvoir « géographiques » avec la représentation du monde et de sa conquête sous forme de mappemonde¹⁹.

Nouvel horizon de la connaissance, l'histoire sainte d'avant le Christ est intégrée grâce à des micro-récits enchâssés dans la représentation de la ville. La figuration de la tour de Babel enclenche l'histoire de ses origines et de sa fondation ; celle du Tigre suscite une allusion au passage de Jacob en Égypte à la recherche de Joseph ; il en va de même pour les autres passages. L'insertion de ces micro-récits s'effectue sans aucun ordre chronologique. C'est la description qui commande l'enchaînement des différents épisodes bibliques, avec pour seule logique, celle du passage d'un lieu à un autre. Aussi s'opère-t-il un jeu de va-et-vient d'un livre à l'autre de l'Ancien Testament²⁰. D'une disparité totale, la présentation des récits semble tributaire des impératifs de la description, alors que la narration est ici globalement plus importante que la description *stricto sensu*.

En réalité, une telle absence d'ordre méthodique pourrait s'expliquer par le procédé de la laisse ; celle-ci peut enclore une description agrémentée d'un récit et constituer un tout autonome et indépendant. Il est certes une belle exception avec la laisse narrative consacrée aux

19 — Pour une analyse du pavillon d'Alexandre et des motifs qui y sont peints, voir A. Petit, « Le pavillon d'Alexandre dans le Roman d'Alexandre (ms. B. Venise, Museo Civico VI, 665) », in *Bien dire et bien apprendre*, t. 6, 1988, pp. 77-96.

20 — Les Livres concernés sont surtout ceux de la *Genèse*, de l'*Exode* et des *Rois*. Schématiquement, on passe de la naissance de Babylone à partir de Babel à l'évocation de Nemrod, fondateur de Babylone ; s'ensuit une digression sur la mort de Noé et sur la division des peuples et des langues par Dieu. Le clerc revient en arrière sur la création d'Adam et Eve, sur l'histoire de Noé et de ses descendants. Plus loin, il fait une allusion au passage de Jacob en Égypte et s'attache aux figures de David et de Salomon. Il amorce ensuite un nouveau retour à la *Genèse* pour insister sur le péché d'orgueil et exposer l'histoire de Caïn et Abel. Il conclut enfin sur un épisode mal déterminé avec Lot et Abraham.

paroles de Noé, au terme de son ivresse. Il s'agit là d'un cas extrême et sans doute symbolique puisque cette laisse relate ce qui correspond à la naissance des trois ordres. Quoi qu'il en soit, le récit semble toujours envahir la description, au point de la reléguer à l'arrière-plan et d'imposer au narrateur une reprise en main inhabituelle :

En la grant Babilloine voil faire retor (v. 7974)

Cela manifeste la grande maîtrise qu'il possède de son texte et son extrême liberté, sensible dans l'adaptation des sources bibliques.

Le clerc est en effet très libre à l'égard de l'histoire sainte. Il est parfois d'une grande fidélité. Le choix et la relation des épisodes fondateurs montrent une connaissance sérieuse de l'Ancien Testament. Il sait respecter la trame des récits comme l'illustrent l'épisode de la création d'Adam et Eve, ou encore l'histoire de leur descendance avec Caïn et Abel²¹. Il va même jusqu'à reprendre littéralement des paroles bibliques :

Adam gagna terra en duel e en suor (v. 7995)

C'est rare, il est vrai²². Et sa fidélité s'exerce davantage dans la conservation des traits qui définissent les personnages : Eve est qualifiée de *desvee*, « privée de raison », et donc prête à succomber à la tentation ; l'attitude du mauvais fils de Noé est de même condamnée par le choix des termes *malauree/male/deservi*. Le clerc respecte ainsi les oppositions manichéennes du texte biblique et les leçons qu'il peut receler.

Mais en même temps, comme adaptateur, il réécrit l'histoire sainte. D'abord, et c'est le moins courant, il choisit de procéder à des suppressions dans les épisodes choisis. La création du monde n'est relatée qu'en un seul vers car, dans le contexte, ce qui importe, c'est la création de l'homme, sa chute, sa descendance et à terme, la justification de l'existence de Babylone. Les autres synthèses s'expliquent par la même volonté d'aller à l'essentiel et elles sont rigoureusement effectuées selon le sens à donner à tel ou tel stade de la description. Mais elles aboutissent parfois à des raccourcis saisissants : le clerc fait en particulier allusion à deux épisodes, l'un de la *Genèse*, l'autre de l'*Exode*, avec pour seuls jalons, la nomination des personnages, Jacob, Joseph, Israël et le pharaon, la mention des lieux et des antagonismes²³. Une telle démarche révèle la complexité des projets

21 — Laisse 449, vv. 7987-8007.

22 — Voir encore vv. 7789-7790.

23 — Laisse 447, vv. 7944-7948. Ces allusions correspondent à la *Genèse*, 38-41, et à l'*Exode*, 1-7.

de l'auteur. Il est assurément animé par une intention didactique lorsqu'il donne à grands traits un cours d'histoire sainte, mais il semble aussi bien s'adresser à un public averti²⁴.

Les mêmes intentions guident le clerc quand il décrit les deux cyprès plantés par Adam et leur devenir²⁵, mais cette fois avec une différence fondamentale. Il raconte que l'un de ces cyprès fut tranché par Hiram, amené ensuite à Jérusalem où il a servi de pont au temps du roi David, puis consacré par Salomon à la suite d'une prophétie. Le cyprès est devenu l'arbre de la croix. Quant à l'autre, acheté par Nicodème, il a servi de baume pour enduire le corps du Christ. Dans le livre des *Rois*, il n'est nullement question d'un transfert des arbres de Babylone à Jérusalem²⁶. Et si Hiram, qui est roi de Tyr, a envoyé du cyprès dans la ville sainte, c'est pour recouvrir le sol du temple érigé par Salomon, le cèdre étant même plus largement employé. La fantaisie, l'invention, et surtout le poids de légendes comme celle, bien connue, de l'Arbre de la Croix, l'emportent sur la réalité du texte biblique. Et l'attitude du clerc montre une volonté de dépeindre en Babylone un point d'ancrage « historique » et « géographique »²⁷.

Cette présentation ne manque pas de surprendre à un moment où la cité est perçue comme maudite²⁸. En réalité, l'auteur n'occulte pas cette dimension. Rapportant les propos de saint Jean, il prend soin de rappeler que l'orgueil de Babylone la conduira à sa perte :

Per l'orgoïl qui i fu, e par les mescreans
Chaï ele en desert, ce escrist sains Joans (vv. 7843-7844)

Par ailleurs, il sait user de la symbolique des nombres. A travers les deux cyprès et les deux fontaines, dont l'une apporte le Bien et l'autre le Mal, le nombre deux symbolise l'ambiguïté de la ville, l'ambivalence qui aboutit, par le choix du mal, à sa perte. La liberté du clerc

24 — Il n'en va pas autrement pour la description des deux fontaines (laisse 449), dont l'une est gardée par un serpent, celui qui a justement incité Eve à manger la pomme. La désignation du serpent enclenche un nouveau cours d'histoire sainte et impose une garantie de vérité à l'existence de ces fontaines.

25 — Description des deux cyprès, laisse 448.

26 — *Rois*, 5.

27 — Avec toutes les réserves qui s'imposent quant à l'usage de ces adjectifs au Moyen Age. Sur la légende de l'Arbre de la Croix, cf. A. Pauphilet, *Étude sur la Queste del Saint Graal*, Paris, Champion, 1921-1928, réimp. 1968, p. 199 et ss. Notons cependant que le clerc ne conserve pas toutes les données de la légende, puisqu'il néglige l'histoire de l'Arbre, du temps de la Création jusqu'au temps d'Hiram. En outre, par certains détails dont la localisation à Babylone, il s'en écarte : s'il s'en inspire, c'est pour la retravailler et la rattacher à Babylone.

28 — On songe notamment aux propos de saint Bernard qui, condamnant Paris, compare la ville à Babylone comme lieu de débauche et de perdition ; cf. *Textes politiques*, choisis et traduits du latin par P. Zumthor, Paris, 10/18, Série « Bibliothèque médiévale », 1986, p. 33.

avec les sources bibliques, ses interprétations, ont pour but de faire de Babylone le lieu de la connaissance et de l'apprentissage du bien et du mal, et le lieu des origines, le centre d'où tout s'engendre avant de passer à Jérusalem, la cité chrétienne. Parce qu'elle est le point nodal où tout a convergé depuis la Création et d'où tout va découler ensuite, la cité est effectivement le lieu des origines. A ce titre, la fresque, dépeignant l'histoire de Noé et figurée sur les murailles, est symbolique.

Le personnage de Noé est invoqué à plusieurs reprises avant d'intervenir longuement sur le devant de la scène²⁹. Le récit de l'ivresse suscitant son rôle fondateur n'est pas l'objet d'une présentation chronologique. Restituant le contexte d'une fresque à décrire, le clerc débute par l'ébauche du portrait de Matusalee, épouse de l'un des fils de Noé, avec des précisions disparates sur le caractère de la jeune femme, sur les événements du déluge et sur le fils de Noé, dépeint comme un parfait chevalier. L'anachronisme est sensible aussi bien dans le choix des termes que dans les conceptions qu'ils véhiculent³⁰. L'équipement du fils de Noé, sa vaillance dans les tournois et au combat, guidée par Amour, en font un chevalier courtois³¹. Le deuxième fils manifeste la même noblesse de comportement, tandis que le troisième est l'antithèse des deux autres. Avec le récit de l'ivresse de Noé suit la justification d'une telle répartition. L'écrivain est alors fidèle à la trame biblique ; c'est dans les conclusions qu'il formule qu'il est tout à fait original. Dans la *Bible*, Noé, à son réveil, bénit les deux fils et maudit le troisième avant de leur donner des attributions différentes :

Que Dieu mette Japhet au large,
qu'il habite dans les tentes de Sem,
et que Canaan soit son esclave

Dans le *Roman d'Alexandre*, cela se transforme en une répartition qui correspond à celle des trois ordres. Des deux premiers fils naîtront clercs et chevaliers avec une intéressante alliance de la clergie et de la chevalerie, sans idée de hiérarchie :

De cels que beneï sunt chivaliers issu
E clerc e duc e prince e conte bien faü (vv. 7911-7912)

29 — Voir vv. 7764, 7788, 7862, 7872, 7886...

30 — Sur l'anachronisme, consulter A. Petit, *Recherches sur l'anachronisme dans les romans antiques du XII^e siècle*, Thèse de III^e cycle, Université de Lille III, 1980.

31 — Vv. 7875-7880.

Du troisième naîtront les vilains et les ouvriers. Par la volonté de Noé, les trois ordres sont ainsi créés avec une connotation à la fois morale et sociale.

Cet historique sur la naissance des trois ordres est évidemment très curieux. Il marque la volonté de tout rattacher à un temps déterminé, l'époque médiévale, et à un espace circonscrit, l'Occident³². Il permet en outre de légitimer *a posteriori* le fonctionnement de la société du Moyen Age comme une nécessité immémoriale et de l'exalter comme un idéal absolu. Donner une origine biblique à l'organisation féodale et occidentale est une création originale, à un moment où il est de mode d'invoquer des origines troyennes au travers de récits fondateurs³³. Du reste, l'auteur n'a pas négligé cet aspect puisque, dans la description de la tente d'Alexandre, il relate la geste troyenne. En fait, la représentation de Babylone est complémentaire et elle l'autorise à esquisser, au cours du roman, une histoire de l'humanité et une carte du monde.

Cette volonté de *summa* est signifiée de manière extraordinaire par l'*amplificatio* consacrée à la dispersion des langues, *amplificatio* qui exalte en Babylone, une ville « langagière », fourmillant de langages. Dans une superbe laisse en *-ant*, l'écrivain nomme indifféremment pays et régions, langues et dialectes dont le *romant*. Il se livre à l'énumération vertigineuse d'une liste inépuisable, désordonnée et confuse, comme si l'enchaînement des noms se faisait par le seul jeu des sonorités. Il crée ainsi une géographie informelle et fantaisiste, dont le seul effet est de suggérer l'immensité du monde et peut-être aussi ses connaissances et sa maîtrise du langage. Car ce qui apparaît comme le moment d'une véritable ivresse langagière et d'une pure allégresse, est le morceau de bravoure au sein duquel le poète peut dépeindre et imager les lacs et entrelacs infinis du langage.

Si elle est une application du canevas traditionnel de *lalaudatio civitatis*, la lourde description de Babylone s'avère aussi le lieu d'une grande émancipation. En effet, l'auteur privilégie tous les éléments qui font de la ville l'espace du luxe et de l'opulence, de l'abondance et de la fertilité, au point de lui conférer une dimension modélisante. En regard, l'insertion de récits bibliques en fait l'espace de la connaissance et légitime sa dimension fondatrice. Ville modèle, ville des

32 — L'incertitude sur le lieu de composition de ce manuscrit demeure, alors que les autres romans antiques, *Thèbes*, *Eneas* et *Troie* furent probablement rédigés pour la cour de Henri II Plantagenêt. Cf. en particulier les remarques de R. Lejeune, « Rôle culturel d'Aliénor d'Aquitaine et de sa famille », in *Cultura Neolatina*, t. XIV, 1954, pp. 5-57 et plus récemment la mise au point d'A. Petit, *Recherches sur l'anachronisme dans les romans antiques du XII^e siècle*, Thèse de III^e cycle, Université de Lille III, 1980, p. 51 et ss.

33 — La geste troyenne est du reste le sujet même des romans de l'*Eneas* et de *Troie*.

origines, Babylone n'en est pas moins condamnée à disparaître : sa force n'est qu'apparence, son luxe n'est qu'affectation, et son art n'est qu'artifice. Mais dans le cheminement d'Alexandre, elle reste la préfiguration de la cité parfaite à créer. Sa conquête équivaut à la maîtrise de la connaissance et donc du monde³⁴, et elle fait momentanément d'Alexandre, destructeur de Babylone, l'égal de Dieu, destructeur de Babel. Derrière cette démonstration, c'est aussi la figure du clerc qui se dessine, celle de constructeur des mots et celle de maître de tous les langages qui trouve dans la description de la ville le suprême moyen d'apposer sa signature.

Catherine CROIZY-NAQUET
Paris III Sorbonne-Nouvelle

34 — Dans la version d'Alexandre de Paris, Alexandre doit encore conquérir le royaume des Amazones, comme le lui rappelle avec ironie un homme de l'émir de Babylone. Mais il n'y aura pas de conquête par la force puisque deux lieutenants d'Alexandre séduiront et épouseront deux ambassadrices de la reine : *laissez* 425-450. Dans le manuscrit de Venise, la conquête de Babylone est la dernière du héros, comme si elle marquait sa consécration et sa faiblesse.